

L'immigration et la communauté franco-torontoise : le cas des jeunes

Amal Madibbo, John Maury et

Numéro 12, automne 2001

Jeunesse et société francophone minoritaire en mouvance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005150ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005150ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Madibbo, A., Maury, J. & (2001). L'immigration et la communauté franco-torontoise : le cas des jeunes. *Francophonies d'Amérique*, (12), 113–122.
<https://doi.org/10.7202/1005150ar>

L'IMMIGRATION ET LA COMMUNAUTÉ FRANCO-TORONTOISE : LE CAS DES JEUNES¹

Amal Madibbo et John Maury
Université de Toronto

(avec la collaboration de F. Kanouté, A. Chambon, M. Heller et N. Labrie)

L'objectif de cet article est de comprendre l'expérience et les positionnements des jeunes qui s'identifient, dans leur discours, comme immigrants, ou fils d'immigrants par rapport à leur communauté, à la communauté franco-torontoise et à la communauté torontoise dans son ensemble.

Au moyen d'une analyse de leurs discours et pratiques langagières et sociales, nous examinerons les stratégies identitaires que ces jeunes élaborent vis-à-vis de la société d'accueil, du pays d'origine, de leur communauté et de la communauté torontoise. Cette analyse se fait à travers le cheminement social de ces jeunes, leurs pratiques identitaires linguistiques et sociales, ainsi qu'à travers leurs expériences d'éducation, de travail et de discrimination. Dans le contexte ontarien/torontois (Berger, 1997; Heller, 1994, 1999), le statut doublement minoritaire de ces jeunes ajoute à la complexité de leur construction identitaire et de leurs positionnements sociaux. Entre le bilinguisme (anglais, français) et le multilinguisme de leur communauté, les jeunes adoptent des stratégies qui leur permettent d'avoir accès à l'éducation, à la formation et à l'emploi, et de prendre leur place dans les différents regroupements qui les entourent.

Afin d'analyser les positionnements identitaires des jeunes, nous mettons l'accent de façon plus particulière sur quatre jeunes dont trois d'origine haïtienne et une d'origine mauricienne; à savoir deux Haïtiennes et une Mauricienne nées au Canada et un Haïtien né à l'extérieur du pays.

Contexte

La communauté franco-ontarienne était auparavant constituée d'une population d'origine canadienne-française et européenne. Son identité collective – celle de minorité de langue officielle – a été formée par ses relations de pouvoir face à la dominance de la majorité anglophone. Depuis les dix dernières années, cependant, l'immigration croissante des francophones de l'Afrique et des Caraïbes contribue à rendre les communautés francophones plus hétérogènes sur les plans culturel, ethnique et social.

La société d'accueil devrait s'adapter aux changements démographiques qui découlent de l'immigration, de l'urbanisation et de la mobilité socio-économique. Les immigrants sont appelés à développer des moyens

d'intégration dans cette société. Ces immigrants font face à des processus d'intégration et d'insertion socio-économique, et s'inscrivent également dans un processus de maintien et d'évolution de leurs identités culturelles et linguistiques (Kanouté, 1999; Ndoye, 1998). Il s'agit donc de processus complexes qui se produisent entre les immigrants et la société d'accueil d'une part, et au sein des communautés immigrantes elles-mêmes, d'autre part. Ces processus entraînent également des positionnements sociaux au sein de ces communautés entre les différents groupes : entre l'élite et les autres classes sociales, entre les hommes et les femmes et entre les différents groupes d'âge.

Dans ce contexte, l'expérience des jeunes est liée au cheminement migratoire de leurs parents et à la mobilité géographique et socio-économique de leur communauté. En fait, dans plusieurs cas, le projet migratoire lui-même se concentre sur les jeunes. Les parents visent à fournir aux enfants des outils qui leur permettront d'améliorer leurs chances de succès et de leur assurer un avenir meilleur.

Les communautés haïtienne et mauricienne

L'immigration des Haïtiens au Canada s'est effectuée en plusieurs vagues, dont la première remonte aux années 1960. Les enfants de ces immigrants, nés et socialisés au Canada, constituent les deuxième et troisième générations d'Haïtiens. À ceux-ci s'ajoutent d'autres jeunes qui ont vécu une partie de leur vie en Haïti avant d'arriver au Canada. À partir des années 1970, il y a eu une migration interne d'Haïtiens du Québec vers l'Ontario (Toronto). Le processus touche des jeunes qui arrivent seuls ou avec leur famille. Certains arrivent directement à Toronto, d'autres séjournent d'abord dans d'autres villes comme Sudbury et Ottawa.

Le répertoire linguistique de ces Haïtiens est varié. L'élite de la première génération a été formée en français et elle a une maîtrise du français standard. Les gens des autres classes sociales étaient surtout créolophones. Arrivés en Ontario, ils ont appris l'anglais. Ainsi, cette communauté vit une expérience du multilinguisme qui inclut le français, le créole haïtien et l'anglais. Les jeunes sont scolarisés soit en français soit en anglais ou bien dans les deux langues. Ceux qui sont nés au Canada sont surtout bilingues (français et anglais). Certains parlent le créole; d'autres ne le parlent pas mais le comprennent. Ceux qui ont d'abord vécu en Haïti parlent le créole et le français et apprennent l'anglais au Canada.

Pour ce qui est des Mauriciens, leur présence à Toronto remonte au début des années 1980. Cette communauté est formée d'Indo-Mauriciens et surtout de Sino-Mauriciens. Les Mauriciens ont des répertoires linguistiques divers incluant un français standard proche du français européen, l'anglais, le créole mauricien ainsi que des langues d'origine indienne, dans le cas des Indo-Mauriciens, et le hakka, dans le cas des Sino-Mauriciens. Les adolescents, nés au Canada, parlent surtout l'anglais; ils ne parlent guère le français ou le créole mauricien. Leurs parents tentent cependant de leur enseigner le créole,

car les grands-parents (venus au Canada pour rester auprès des enfants) ne parlent ni ne comprennent l'anglais.

Ainsi ces jeunes de familles immigrantes se trouvent entourés par leur communauté qui est constituée, d'une part, des collectivités chinoise, créolophones anglaise et française, africaines francophones ou anglophones et, d'autre part, par la communauté franco-torontoise (elle-même en milieu minoritaire) ainsi que par l'ensemble de la société. Quelle est leur place dans ces communautés ? Quelles affiliations développent-ils et avec quels regroupements ? Et comment s'intègrent-ils dans le milieu scolaire et dans un marché du travail bilingue ? Ce sont les questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

Approche théorique

Au moyen d'une analyse de discours, nous cherchons à cerner les pratiques langagières et sociales ainsi que les positionnements des acteurs sociaux. En étudiant les pratiques langagières comme pratiques sociales, Élisabeth Bautier envisage le langage comme « lieu de construction, de mise en œuvre et d'analyse des pratiques socio-cognitives » (1995, p. 167). Par le biais du discours, les sujets donnent sens à leur existence; ils interprètent leurs réalités sociales et construisent des catégorisations et thématisations concernant leurs identités et les réalités sociales qui les entourent (Fairclough, 1992; Mondada, 1998; Labrie *et al.*, 2000). De ce fait, les positionnements ainsi que les pratiques sociales et langagières se relient aux identités et se produisent à travers des catégories sociales telles la langue, la culture, l'ethnicité, etc.

L'analyse de discours permet également de déceler les stratégies identitaires que mobilisent ces jeunes dans le cadre de leurs identifications multiples. Les stratégies identitaires sont décrites par plusieurs auteurs : Cohen-Emerique (1987); Malewska-Peyre (1989) et Taboada-Leonetti (1989) (jeunes Français d'origines antillaise, portugaise, asiatique et maghrébine); Laperrière (1992) (jeunes Québécois d'origines italienne et haïtienne); Matute-Bianchi (1991) (jeunes Américains d'origine mexicaine). Pour Taboada-Leonetti,

les stratégies identitaires [...] apparaissent comme le résultat de l'élaboration individuelle et collective des acteurs et expriment, dans leur mouvance, les ajustements opérés, au jour le jour, en fonction de la variation des situations et des enjeux qu'elles suscitent – c'est-à-dire des finalités exprimées par les acteurs – et des ressources de ceux-ci (1989, p. 96).

Camilleri (1987) perçoit les stratégies identitaires comme une parade; Malewska-Peyre y voit la réponse à une situation comportant une part de souffrance :

Le point de départ de l'analyse des stratégies identitaires est une constatation que la dévalorisation de l'image de soi, et/ou l'identité négative est une souffrance. Ce sentiment est d'autant plus pénible qu'il est durable. Par conséquent, l'individu développe des mécanismes de défense ou même des séquences de comportements que nous appellerons les stratégies pour diminuer ou éviter cette souffrance (1989, p. 321).

Finalement, l'analyse mérite de s'arrêter sur ce qu'on pourrait appeler des conflits intergénérationnels, lesquels découlent de la différenciation des processus d'adaptation ou d'intégration, à l'intérieur des familles ou des groupes immigrants (Berry *et al.*, 1989; Oriol, 1986; Sterlin, 1987). Ces notions nous permettent d'analyser les actions et les positionnements des divers groupes d'acteurs sociaux lorsqu'il s'agit de la spécificité du cheminement identitaire des jeunes francophones qui s'identifient comme immigrants, de la problématique intergénérationnelle en contexte d'immigration, de la complexité des rapports d'appartenance à un groupe intégrateur lui-même minoritaire et à un groupe majoritaire dominant.

Approche méthodologique

Les données sur lesquelles nous nous basons ont été recueillies dans le cadre du projet *L'immigration et la communauté franco-torontoise*. L'objectif de cette étude était de comprendre l'expérience des immigrants francophones en milieu minoritaire à Toronto et d'examiner l'impact de leur arrivée sur l'évolution des structures d'accueil franco-torontoises. Pour ce faire, nous avons mené une recherche de type ethnographique auprès des communautés haïtienne et mauricienne, ainsi qu'auprès de deux organismes francophones qui se spécialisent dans le conseil à l'emploi, le logement, l'immigration et les services de santé.

Nous avons réalisé 14 entrevues auprès de personnes dans chacune des deux communautés visées, dont plusieurs entrevues collectives auprès de membres de regroupements communautaires. Notre échantillon est constitué d'individus (jeunes, adultes, parents) et de représentants de regroupements communautaires qui jouent un rôle public important dans leur communauté ainsi que dans les autres organismes et institutions torontoises. Les entrevues ont porté sur les trajectoires d'immigration; les rapports avec les institutions et organismes francophones et anglophones ainsi qu'avec ceux de la communauté d'origine; les modes d'organisation interne de la communauté; les liens qu'entretiennent ces personnes avec leur communauté, au Canada ou ailleurs, et avec d'autres communautés ethno-linguistiques à Toronto. Nous nous sommes également concentrés sur la formation et l'éducation, la trajectoire linguistique et la perception de la francophonie torontoise. Les participants choisis comprenaient également des jeunes qui avaient été sélectionnés en fonction de leur participation aux différents organismes et associations. Dans les entretiens réalisés auprès des jeunes, nous cherchions, entre autres, à saisir leurs stratégies identitaires, leur parcours et leur rapport à chacune des

communautés qui sont significatives pour eux. Le cadre d'entrevue était composé de trois séries de questions traitant du contexte de la vie (parcours, famille, école, amis, activités communautaires, éducation, emploi), des pratiques ainsi que des positionnements identitaires dans chacun de ces contextes. Lors des entretiens, les parents ont également fait état de leur point de vue au sujet de l'enseignement de la langue maternelle aux enfants, des positionnements identitaires de ces derniers ainsi que de leur lien avec le pays d'origine.

Dans notre recherche, nous voulions entre autres comprendre l'impact des immigrants et des nouveaux arrivants sur le fonctionnement des organismes francophones et savoir comment ceux-ci se définissaient comme organismes franco-ontariens. Nous cherchions également à connaître les services que ces organismes offraient aux nouveaux arrivants et aux immigrants francophones, ainsi que l'évolution de leur clientèle et de ses besoins. Nous sommes aussi intéressés aux rapports entre la nouvelle clientèle et celle établie depuis plus longtemps à Toronto et aux liens entre les organismes étudiés et d'autres organismes au service de la francophonie torontoise. De plus, nous avons pu effectuer trois séances d'observation dans un organisme; nous avons ainsi assisté à une activité et à des réunions du personnel ainsi qu'à deux séances d'observation dans des regroupements mauriciens. Finalement, les deux organismes et les deux communautés nous ont généreusement donné accès à un certain nombre de documents pertinents; il s'agit de documents qui offrent des renseignements sur ces organismes et communautés et d'études au sujet des nouveaux arrivants et immigrants francophones.

En nous basant sur le discours produit au cours d'entrevues auprès de quatre jeunes et de leurs parents, nous examinons brièvement les principales caractéristiques du cheminement identitaire des jeunes francophones immigrants ou enfants d'immigrants. À cette fin, trois éléments les plus pertinents dans le contexte de cet article seront retenus : les différences entre la première et la deuxième génération, la problématique intergénérationnelle et la complexité des rapports d'identification.

Brefs portraits des jeunes

Sora, âgée de 28 ans, est étudiante dans une université de Toronto. Elle est née en Ontario de parents immigrants, Mauriciens. Elle a un frère mauricien mais aussi un petit frère canadien. Son père, médecin de profession, a fait pendant longtemps le va-et-vient entre l'île Maurice et le Canada. Sora a passé quatre ans à Maurice, mais elle a cessé à l'âge de neuf ans de faire la navette entre le pays d'origine (des parents) et le Canada. Aujourd'hui, les parents de Sora sont rentrés à Maurice, mais elle a décidé de rester au Canada.

Ewin est d'origine haïtienne. Il avait 15 ans quand il a quitté Haïti pour rejoindre son père qui était déjà ici et qui pensait que le Canada réserverait un avenir meilleur à son fils. Au début, Ewin partageait sa vie entre Montréal et

Ottawa; il a donc fait ses études secondaires en partie dans une ville et en partie dans l'autre. Il a terminé ses études collégiales dans un cégep de Montréal. Par la suite, il est venu à Toronto, puis a déménagé à Sudbury pour y faire ses études universitaires. Bien qu'il travaille aujourd'hui dans un centre d'appels, il continue de prendre d'autres cours professionnels au collège dans le but de se trouver un meilleur emploi.

Marthe est née à Montréal de parents d'origine haïtienne qui ont quitté Haïti pour des raisons politiques. Selon elle, son parcours personnel ressemble à celui des autres Haïtiens et Haïtiennes : école privée puis collège français. Soulignons d'entrée de jeu que l'éducation des enfants – une bonne éducation, précisons-le – est perçue par les parents comme un impératif. Force est de constater que, pour ces derniers, l'éducation dans une école privée est considérée comme meilleure. Avec un baccalauréat en sociologie, Marthe a occupé à Montréal une variété de petits boulots dans divers domaines – services à la clientèle, télémarketing, production à la télévision, etc. À présent, elle travaille comme agente de liaison dans un organisme francophone à Toronto.

Marie est Montréalaise d'origine haïtienne. Contraints de quitter Haïti pour des raisons politiques, ses parents ont fait un long séjour au Congo avant de venir s'établir à Montréal dans les années 1960. Avec une maîtrise en travail social, Marie considère qu'elle « baigne entre deux cultures » – la culture québécoise et les valeurs haïtiennes. Cependant elle qualifie son adolescence de difficile.

Avant de nous pencher sur les propos des jeunes, soulignons que leur avenir constitue une préoccupation majeure pour leurs parents. En effet, « pour l'avenir des enfants » revient comme un leitmotiv dans les entrevues avec les parents. Quand l'immigration n'est pas le fruit de la situation politique locale, elle résulte avant tout du désir d'assurer l'avenir des enfants, expliquent les parents. La décision d'immigrer est souvent motivée par le fait que le Canada est perçu comme un environnement prometteur tant sur le plan de l'éducation que sur le plan professionnel, pour les parents eux-mêmes et surtout pour les enfants. Sur le plan social, s'établir au Canada permet de s'éloigner des « tiraillements » entre les diverses communautés ethniques du pays d'origine.

Les positionnements identitaires dans le discours des jeunes

Nous avons constaté qu'il existe un écart entre les jeunes de la première génération et ceux de la deuxième. D'abord, le jeune qui est arrivé au Canada vers l'âge de quinze ans se dit « noir, francophone, haïtien » alors que pour Marie, qui appartient à la deuxième génération au pays, l'identification est plus complexe :

Clairement je me sens haïtienne et je suis fière de mes origines mais je suis consciente que j'ai vécu toute ma vie au Québec, alors pour m'identifier je dis souvent que je suis Québécoise d'origine haïtienne, je trouve que ça me convient [...] en venant à Toronto, j'ai réalisé à quel point j'ai un bagage très québécois.

Même constat chez Sora, qui s'identifie d'abord comme canadienne : « Je me considère canadienne ». Cependant, elle n'en a pas moins conscience de son ascendance étrangère :

Mais je suis très consciente du fait que je suis la fille ou que je fais partie d'une famille émigrante, c'est quelque chose dont je suis consciente sur un plan personnel et aussi sur un plan pseudo-politique, je suppose, la façon dont je m'identifie avec d'autres émigrants ou d'autres Mauriciens.

C'est dans ce contexte particulier, entourée de sa famille, des amis de ses parents et d'autres immigrants qu'elle s'est forgée une identité à deux composantes, l'une canadienne, l'autre mauricienne. Se situant dans un milieu de l'entre-deux, elle ne manque pas de souligner qu'elle est toutefois « étonnée par certaines choses dans les deux pays », même si elle est à l'aise « à Maurice aussi bien qu'au Canada ». Au demeurant, elle ajoute qu'elle s'identifie avec d'autres immigrants, qui vivent selon elle « une certaine expérience » – celle d'être autre –, expérience qui est souvent nourrie de questions liées au racisme ou à la discrimination.

Ce positionnement s'oppose à celui adopté par Marthe, l'autre jeune femme d'origine haïtienne, fille d'immigrants qui a été marquée par son long séjour à Montréal :

C'est vrai que je viens de Montréal donc j'ai une autre manière de voir les choses [...] je ne suis pas habituée à vivre dans un autre format en français [...] je trouve que c'est bizarre de vivre ici à Toronto, je vis surtout en français, je travaille en français, je vis socialement en français, alors en anglais c'est quoi, quand je vais faire mon marché.

Du point de vue de la culture, elle dira que « les francophones sont plus ouverts que les anglophones, les anglos sont un peu froids, un peu distants ». Cette distinction entre francophones et anglophones s'étend sur d'autres axes. Elle se dit déçue par l'attitude des autres qui ont adopté la culture anglo-saxonne, qui sont « très canadiens et se définissent d'abord comme tels ».

Dans le milieu torontois, la langue implique d'autres axes conflictuels – sur le plan de la mentalité, à l'intérieur même des autres communautés noires, voire antillaises. Le fait de vivre à Toronto, ville cosmopolite par excellence, facilite cette identification hybride, ce statut identitaire d'entre-deux :

En vivant à Toronto, je me rends compte que je ne suis pas vraiment canadienne, mais je ne suis pas prête à me dire québécoise, je suis prête à dire que je suis montréalaise, ça je suis une bonne montréalaise, ça il n'y a rien à faire.

En ce qui concerne la problématique intergénérationnelle, la divergence de positions entre les parents et les enfants est tout à fait remarquable. Dans le discours des parents, les enfants sont négativisés, décrits comme étant dans une situation de manque, du point de vue de la culture et de la langue. C'est particulièrement le cas des jeunes qui ont tendance à s'éloigner du français et du créole. Ne parlant pas la langue créole, ils ont tendance à s'assimiler à la culture anglophone, ce que récusent les parents. Ces derniers sont conscients que le fait de parler créole et français est certainement un atout lorsqu'ils voyagent dans leur pays d'origine, mais les jeunes, eux, sont peu concernés par cette pseudo-perte d'identité. D'ailleurs, ce manque est rarement ressenti par le jeune immigrant francophone qui vit en milieu urbain anglophone. Plus déterminante sans doute est la relation entre les possibilités d'emploi et les compétences langagières. S'exprimer en anglais constitue un impératif si l'on veut trouver du travail à Toronto. Or les jeunes de la deuxième génération qui ont l'avantage de connaître l'anglais et le français n'ont pas l'impression d'éprouver un manque, puisque leur bilinguisme les aide à trouver des postes bilingues. En choisissant de fonctionner en anglais en dehors de leur emploi (parfois même de la famille), ceux-ci relèguent le français à un statut symbolique, culturel. Pour eux, le français est certes le témoin d'une histoire personnelle, mais il relève du passé. Quant à l'avenir, les jeunes l'envisagent autrement – sans les parents et leur mal du pays natal, leur nostalgie de sa langue et de sa culture d'origine.

Il faudrait ajouter que les jeunes qui ont vécu dans d'autres villes, telles que Sudbury, Ottawa, Montréal, London s'accordent à dire qu'en général, Toronto semble être plus ouverte à l'immigration, qu'il y existe moins d'intolérance que dans d'autres villes canadiennes. Ce constat se confirme d'ailleurs si l'on examine l'itinéraire migratoire des jeunes en général. Étant arrivés pour la plupart à Toronto en transitant par Montréal, ils considèrent que la ville est plus ouverte à l'immigration, en raison même de son caractère hautement cosmopolite.

Conclusion

La situation des jeunes francophones immigrants ou enfants d'immigrants au Canada est un sujet complexe. Comme ils font l'expérience d'un « entre » – non pas tout simplement un « entre-deux » mais plutôt un « entre-plusieurs » spatio-temporel, intergénérationnel, multiculturel, langagier –, aucun schéma ne semble pouvoir les « fixer ». Les paramètres et les modèles doivent constamment être remis en question. Poussés à se définir, à s'identifier, ils commencent par nous indiquer les défaillances et les faiblesses des modèles tout faits. Si chaque cas est presque unique, les jeunes ont tous démontré dans les entrevues qu'ils s'adonnaient certainement à la réflexion, qu'ils n'étaient

nullement en situation de perte ou de manque. À la fois actifs et militants, ils sont au contraire très engagés dans la question de l'interculturel, des identités mixtes et dans celle des avantages et désavantages qu'il y a à occuper des postes bilingues. Leurs discours se traduisent dans la pratique culturelle, par la voie de leurs engagements dans le monde du théâtre, du cinéma, de la radio communautaire où ils célèbrent cette identité « d'entre-plusieurs ».

BIBLIOGRAPHIE

- BAUTIER, Elisabeth (1995), « Les pratiques langagières de salariés peu qualifiés », dans *Pratiques langagières, pratiques sociales. De la sociolinguistique à la sociologie du langage*, Paris, L'Harmattan, p. 168-192.
- BERGER, Marie-Josée (1997), « Vers l'inclusion de l'évaluation égalitaire et de la pluriethnicité dans la communauté francophone minoritaire », *Revue du Nouvel Ontario*, n° 21, p. 115-133.
- BERRY, J.W., U. KIM, S. POWER, M. YOUNG et M. BUJAKI (1989), « Acculturation attitudes in plural society », *Applied Psychology: An International Review*, vol. 38, n° 2, p. 185-206.
- CAMILLERI, Carmel (1987), « La gestion de l'identité en situation d'hétérogénéité culturelle », dans Jean RETSCHITZKI *et al.* (dir.), *La recherche interculturelle*, tome 1, Paris, L'Harmattan, p. 13-25.
- COHEN-EMERIQUE, Margalit (1987), « Reconnaissance des jeunes de l'immigration et action éducative », *Migrants, formation*, n° 70, p. 38-43.
- FAIRCLOUGH, Norman (1992), *Discourse and Social Change*, Cambridge, Polity Press.
- HELLER, Monica (1999), *Linguistic Minorities and Modernity: A Sociolinguistic Ethnography*, Londres, Longman.
- HELLER, Monica (1994), « Crosswords: language, education and ethnicity in French Ontario », dans J. A. FISHMAN (dir.), *Contributions to the Sociology of Language*, vol. 66, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.
- KANOUTÉ, Fasal (1999), « Les statuts socio-métriques et les profils d'acculturation d'élèves d'origine migrante à Montréal », thèse de doctorat, Faculté d'éducation. Université de Montréal.
- LABRIE, Normand, Nathalie BÉLANGER, Roger LOZON et Sylvie ROY (2000), « Mondialisation et exploitation des ressources linguistiques : les défis des communautés francophones de l'Ontario », *La Revue canadienne des langues vivantes*, vol. 57, n° 1, p. 88-117.
- LAPERRIÈRE, Anne (1992), « Relations ethniques et tensions identitaires en contexte pluriculturel », *Santé mentale au Québec*, vol. 27, n° 2, p. 133-156.
- MALEWSKA-PEYRE, Hanna (1989), « La notion de l'identité et les stratégies identitaires », *ARIC, Socialisation et culture*, Actes du 1^{er} colloque de l'ARIC à Sèvres, 1986, Toulouse, ARIC, p. 317-326.
- MATUTE-BIANCHI, M.E. (1991), « School Performance among Mexican-Descent Students », dans Margaret A. GIBSON et John U. OGBU (dir.), *Minority Status and Schooling: A Comparative Study of Immigrant and Involuntary Minorities*, New York, Garland Publishing, p. 205-247.
- MONDADA, Lorenza (1998), « L'identité sexuelle comme accomplissement pratique », dans M. M. Jocelyne FERNANDEZ (dir.), *Parler femme en Europe, la femme, image et langage, de la tradition à l'oral quotidien*, Paris/Montréal, L'Harmattan, p. 253-276.
- NDOYE, Amadou (1998), « Les relations interculturelles entre les immigrants d'origine sénégalaise et la population québécoise d'accueil : jalons d'une analyse des systèmes de représentation et des stratégies d'intégration », thèse de doctorat, Université Laval.
- ORIOL, Michel (1986), « La flexibilité des rôles familiaux chez les immigrés : transposition et réinterprétation », dans Martine Abdallah-Preteuille *et al.* (dir.), *Enfances et cultures*, Toulouse, Privat, p. 39-51.
- STERLIN, Carlo (1987), « La référence culturelle dans une pratique psychiatrique en milieu haïtien à Montréal », dans Ellen E. Corin *et al.* (dir.), *Regards anthropologiques en psychiatrie*, Montréal, Éditions du Girame, p. 97-110.
- TABOADA-LEONETTI Isabelle (1989), « Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques », *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 21, n° 61, p. 95-107.

NOTES

1. Le projet *L'immigration et la communauté franco-torontoise* a été subventionné par le *Joint Center of Excellence for Research on Immigration and Settlement/ Toronto*. L'étude a été menée au Centre de recherches en éducation franco-

ontarienne de l'Université de Toronto. L'équipe de recherche était formée des chercheurs principaux Monica Heller et Normand Labrie (Institut d'études pédagogiques de l'Ontario), Adrienne Chambon (Faculté de travail

social de l'Université de Toronto), Fasal Kanouté (Université de Montréal) et des assistants de recherche Amal Madibbo et Mueni Malubungi (IEPO) et John Maury (Département d'études françaises de l'Université de Toronto).